

# Mythes et représentations du Nord chez les découvreurs et les explorateurs espagnols au nord-ouest de l'Amérique

Carmen Mata Barreiro

Universidad Autónoma de Madrid (Espagne)

**Résumé** – Les Espagnols se sont intéressés dès le XVI<sup>e</sup> siècle à la côte nord du Pacifique et, très particulièrement, ils ont cherché le « passage du Nord-Ouest », qu'on appelait souvent le « détroit d'Anián », à partir de certains récits de voyage. Les représentations sur cet espace, qui ont été nourries par des légendes et même par la littérature espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle, évoluent au XVIII<sup>e</sup> siècle, période où, dans le cadre des idées et des préoccupations de l'Espagne de l'illustration, on organise des expéditions pour la côte nord-ouest de l'Amérique. Des journaux de navigation et des rapports d'explorateurs tels que ceux de Mourelle de la Rúa, Suria ou Malaspina reflètent l'évolution du regard et des représentations ainsi qu'une prise de conscience de la nordicité. Ainsi, en s'attardant aux regards et représentations que posent les découvreurs et explorateurs espagnols du XVIII<sup>e</sup> siècle sur l'espace géographique et les peuples autochtones de la côte nord-ouest de l'Amérique, on mesure l'évolution des attitudes envers cet espace naturel et culturel et la persistance d'une lecture où la raison a du mal à s'affranchir des systèmes de valeurs et des imaginaires fortement enracinés dans la société espagnole.

## Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles : représentations de l'espace du Nord-Ouest américain chez les Espagnols conquistadors et explorateurs

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Amérique est perçue par les Espagnols comme une « terre de richesses et d'illusions<sup>1</sup> ». La découverte d'espaces réels, dont la richesse fascine les Espagnols tels que l'empire aztèque, coexiste avec la recherche de contrées imaginaires dont on vante les richesses. Ainsi, les Espagnols de la Renaissance colonisent l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale et ils situent dans le nord de la Nouvelle-Espagne, à l'est de la Californie, un espace mythique, « les Sept Cités de Cibola », dont on disait qu'elles étaient opulentes et qu'on y trouvait des pierres précieuses telles

---

<sup>1</sup> Michel Bertrand, « L'Eldorado revisité : le rêve américain des officiers espagnols », *Découvertes et explorateurs. Actes du VII<sup>e</sup> colloque international d'Histoire au présent, Bordeaux 12-14 juin 1992*, Bordeaux, Histoire au présent, Maison des pays ibériques, Université Michel de Montaigne et L'Harmattan, 1994, p. 439.

Carmen Mata Barreiro, « Mythes et représentations du Nord chez les découvreurs et les explorateurs espagnols au nord-ouest de l'Amérique », Daniel Chartier [dir.], *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au pôle », 2008.

que des turquoises et des émeraudes. Plusieurs expéditions ont été organisées vers l'Amérique du Nord en vue de repérer ce lieu fabuleux, dont celle de Francisco Vázquez de Coronado en 1540, qui dura deux ans et qui atteignit le fleuve Colorado et le Grand Canyon mais qui, d'après son chroniqueur, ne trouva que « *búfalos y cielo*<sup>2</sup> ».

L'Amérique du Nord est perçue par ces Espagnols conquistadors comme une terre plus « incognita » que celle du Sud, qui recèle des espaces mythiques engendrés par des légendes ou une littérature devenue populaire<sup>3</sup>. Ainsi, le mythe des Sept Cités de Cibola semble tirer son origine dans une légende ibérique – espagnole et portugaise –, « l'île des Sept Cités », que mentionne le fils de Christophe Colomb, Hernando Colomb, dans l'*Histoire de l'Amiral*<sup>4</sup>, et qui subit un processus de transposition au contact de récits d'Amérindiens<sup>5</sup>. Un second espace fabuleux dans cette côte du Pacifique est ce qu'on croyait être l'île de « California » – toponyme qu'on repère pour la première fois dans le chapitre 157 d'un roman de chevalerie espagnol très populaire, *Las Sergas de Esplandián*<sup>6</sup> de Garci-Ordóñez de Montalvo –, qui évoque

una isla, llamada California, [...] la cual fue poblada de mugeres negras, sin que algun varón entre ellas hubiese, que casi como las amazonas era su estilo de vivir. [...] las sus armas eran todas de oro, [...] que en toda la isla no había otro metal alguno<sup>7</sup>.

<sup>2</sup> « [...] des buffles et du ciel » (David J. Weber, *The Spanish Frontier in North America*, Yale University Press, New Haven et Londres, 1992, p. 49; cité dans Henry Kamen, *Imperio. La forja de España como potencia mundial*, Madrid, Suma de Letras S. L., 2004, p. 392). Toutes les traductions de textes espagnols sont de ma main.

<sup>3</sup> L'Amérique méridionale et la Caraïbe sont aussi associées à une autre série de mythes tels que l'Eldorado, l'île d'Antilia, les Amazones ou les « géants » Patagons. Voir Jorge Magasich-Airola et Jean-Marc de Beer, *América Mágica. Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Mémoires », 1994.

<sup>4</sup> Hernando Colón [édité par Luis Arranz], *Historia del Almirante*, Madrid, Historia 16, coll. « Crónicas de América », 1984.

<sup>5</sup> Voir Jorge Magasich-Airola et Jean-Marc de Beer, *op. cit.*, p. 183-184.

<sup>6</sup> *Las Sergas del virtuoso caballero Esplandián, hijo de Amadís de Gaula*, de Garci-Ordóñez de Montalvo, publié en 1510.

<sup>7</sup> « [...] une île, appelée California, [...] qui fut peuplée de femmes noires, n'ayant pas d'hommes parmi elles, qui avaient un style de vie semblable à celui des amazones. [...] leurs armes étaient toutes en or, [...] car dans toute l'île, il n'y avait pas d'autre métal » (Irving A. Leonard, *Los libros del conquistador*, México, Fondo de Cultura Económica, 1979 [1<sup>re</sup> édition en anglais : 1949, et en espagnol : 1959], p. 54).

## DÉCOUVREURS ET EXPLORATEURS ESPAGNOLS

Finalement, un autre lieu mythique associé à la région la plus septentrionale de cette côte du Pacifique est le passage du Nord-Ouest, qui reliait le Pacifique et l'Atlantique, appelé souvent « détroit d'Anián<sup>8</sup> ». Cette dénomination apparaît dans une série de textes tels que la *Relación descriptiva* du frère Antonio de la Ascensión<sup>9</sup> (1620) ou la relation du voyage de Lorenzo Ferrer Maldonado, voyage qu'il aurait fait en 1588 et qui s'est avéré apocryphe. Parmi ces trois mythes décrits et cartographiés dans le nord de l'Amérique, seul le dernier, le passage du Nord-Ouest, continue au XVIII<sup>e</sup> siècle à susciter de gros investissements et des efforts de la part des explorateurs espagnols (ou engagés par l'Espagne), investissements et efforts comparables à ceux que les Français et les Anglais déployaient au même moment. Dans ce contexte de l'illustration, le mythe se métamorphose en défi scientifique et en enjeu politique.

### La recherche du « passage », un moteur d'expéditions scientifiques ambitieuses

Avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, la monarchie espagnole avait financé des expéditions ayant comme but la découverte de passages qui permettraient la communication entre les océans Atlantique et Pacifique. Ainsi, l'empereur Charles V demande en 1523 à Hernán Cortés de chercher un détroit entre les deux mers. L'explorateur tente de trouver ce passage dans le golfe du Mexique et répond à Charles V, dans la quatrième *Lettre de relation*<sup>10</sup>, qu'un tel passage pourrait améliorer la navigation entre l'Espagne et les Indes orientales, qu'on appelait alors le Pays des Épices (l'« *Especería* », dit Hernán Cortés).

Mais contrairement à Cortés, qui conçoit son projet en réponse au Roi espagnol comme un projet à dominante politique, en harmonie avec les

---

<sup>8</sup> Louis Hennepin fait allusion au « Détroit d'Anien » dans *Nouvelle découverte d'un très grand Pays Situé dans l'Amérique entre le Nouveau Mexique et la Mer Glaciale, Avec les Cartes, Et les Figures nécessaires, Et de plus l'Histoire Naturelle Et Morale, Et les avantages qu'on en peut tirer par l'établissement des Colonies Le Tout dédié à Sa Majesté Britannique Guillaume III*, Utrecht, Guillaume Broedelet, 1697, p. 371; cité dans Pierre Berthiaume, *L'aventure américaine au XVIII<sup>e</sup> siècle. Du voyage à l'écriture*, Ottawa, Paris et Londres, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 111.

<sup>9</sup> Fray Antonio de la Ascensión, *Relación descriptiva*, México, le 12 octobre 1620, p. 4; cité dans Florentino Pérez Embid, « La expansión geográfica de la Nueva España en el siglo XVII », *Revista de Indias*, an XI, n° 45, juillet-septembre 1951, p. 518.

<sup>10</sup> Hernán Cortés, « Carta cuarta de relación », *Cartas de relación de la conquista de México*, vol. II, Madrid, Espasa Calpe, 5<sup>e</sup> édition, 1942, p. 115.

visées d'expansion de la Nouvelle-Espagne, les explorateurs espagnols du XVIII<sup>e</sup> siècle – particulièrement Alessandro Malaspina, le voyageur qui reflète le plus le plus les valeurs des Lumières, *La Ilustración*, en Espagne – acceptent le financement de la monarchie espagnole, mais maintiennent une dominante scientifique dans leurs voyages, en dépit de l'orientation expansionniste de leurs financiers. En effet, l'attitude d'expansion de l'empire russe des Tsars ainsi que la rivalité avec les Anglais et les Français décident les autorités politiques espagnoles à envisager la réalisation d'un programme intensif de voyages sur la côte nord-ouest de l'Amérique, en vue d'atteindre plusieurs objectifs complémentaires : l'exploration, le contrôle ainsi que la défense des droits que l'Espagne s'octroie sur ce territoire.

Parallèlement aux facteurs de tension ayant une origine proprement politique, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des hypothèses sur les découvertes de deux canaux interocéaniques attribuées à l'Espagne vont être l'objet de débats dans le milieu scientifique international, ce qui augmente l'intérêt de la monarchie pour les explorations. Les explorateurs doivent aller reconnaître les terres décrites par les deux navigateurs du XVI<sup>e</sup> siècle, l'un Espagnol, Lorenzo Ferrer Maldonado, et l'autre Grec, Juan de Fuca, mais dont le voyage aurait été financé par le Vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

Cependant, ce que ces explorateurs des Lumières nous donnent à lire, dans leurs journaux de navigation ou dans leurs rapports d'exploration, est très riche, extrêmement ambitieux. Leurs écrits reflètent une attitude et surtout des préoccupations qui vont bien au-delà de la recherche d'un passage, et ce, malgré la pression politique des autorités espagnoles. Ainsi, José Espinosa, membre de l'expédition commandée par Malaspina, écrit dans son *Journal de voyage* : « se trataba de buscar un paso fuera útil o no<sup>11</sup> ».

Dans cet article, nous allons analyser le regard et les représentations de l'espace géographique et culturel de la côte du Nord-Ouest américain (l'actuelle Colombie-Britannique et l'Alaska) chez trois explorateurs de l'Espagne des Lumières, Francisco Antonio Mourelle de la Rúa, Tomás de Suria et Alessandro Malaspina. Nous étudierons également leurs sentiments face à ces espaces, leur conscience de la nordicité et enfin leur réflexion sur leur propre observation.

---

<sup>11</sup> « Il s'agissait de chercher un passage, utile ou pas » (*Diario de viaje de José Espinosa*, Archives du Musée naval de Madrid, manuscrit 95, f. 148).

Extrait du journal de navigation  
de Francisco Antonio Mourelle de la Rúa (1779)<sup>12</sup>

Le journal de navigation officiel de Francisco Antonio Mourelle de la Rúa, second capitaine de la frégate *Favorita*, a été rédigé en 1779; il correspond à la troisième expédition organisée par la monarchie espagnole pour explorer ce qui constitue aujourd'hui l'Alaska. Il y est décrit longuement les Amérindiens de la baie Bucareli, les Tlingits, occupant la zone ouest de l'île du Prince de Galles.

Dans la partie du journal où il est question des événements qui ont eu lieu à la baie Bucareli entre le 4 mai et le 1<sup>er</sup> juillet 1779, la représentation des vents comme élément hostile met en relief un élément de la nordicité : Mourelle rapporte que la première expédition en ces terres financée par la monarchie qui avait été commandée par Juan Pérez<sup>13</sup> et n'avait pas dépassé 55° de latitude Nord (*FAM*, 51), car on craignait que les vents ne fassent obstacle à son retour.

En ce qui concerne l'espace culturel, c'est-à-dire l'univers des Amérindiens Tlingits, Mourelle rapporte le travail de reconnaissance de leurs villages fortifiés ou « *rancherías* », le type d'habitation construite et les matériaux utilisés, il décrit leur façon de s'habiller et leur rapport au corps. Il participe ainsi à un travail ethnographique fort important, mais lui et les hommes de son expédition établissent des liens avec les Amérindiens sans grande évolution par rapport à ceux entretenus par les découvreurs du XVI<sup>e</sup> siècle. Ainsi, ils imposent aux Tlingits une croix et le respect des valeurs qu'elle représente (*FAM*, 56-57 et 73), ainsi que des toponymes inspirés par leur culture d'origine, chrétienne. Ainsi, la baie de Bucareli décrite par Mourelle en 1779 ressemble à la Nouvelle-France dépeinte par Jacques Cartier plus de deux siècles plus tôt, en 1534<sup>14</sup>, ou à la Nouvelle-

---

<sup>12</sup> Francisco Antonio Mourelle de la Rúa, « Acaecimientos en el Puerto de Bucareli (4 de mayo-1 de julio de 1779) » (Événements au Port de Bucareli [4 mai-1<sup>er</sup> juillet 1779]), fragment de son journal de voyage de 1779, Archives du Musée naval de Madrid, manuscrit 323, f. 93-125). Paru dans Fernando Monge et Margarita del Olmo [éd.], *Varios, Expediciones a la Costa Noroeste*, Madrid, Historia 16, coll. « Crónicas de América », 1991, p. 49-88. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle *FAM*, suivi du numéro de la page, et placées entre parenthèses dans le texte après les citations.

<sup>13</sup> Cette expédition a eu lieu en 1774.

<sup>14</sup> « Et nous plantâmes cette croix sur ladite pointe [de l'entrée dudit havre] devant eux, qui regardaient la faire et la planter » (Jacques Cartier, *Voyages au Canada*, Paris, La Découverte, 1992, p. 147-149).

Espagne rapportée par Bernal Díaz del Castillo dans *Historia verdadera de la conquista de Nueva España*<sup>15</sup> (*Histoire vraie de la conquête de la Nouvelle-Espagne*), dont la rédaction a été terminée en 1568. Mourelle explique aussi comment son équipage a recours à l'artillerie et à la « terreur » causée par le bruit comme voie de dissuasion envers les Autochtones, tactiques qui les rendraient « más tratables y humanos<sup>16</sup> ».

Dans la description des traits sociaux et moraux des Amérindiens, Mourelle émet des préjugés que les explorateurs européens ont exposés auparavant dans des récits de voyage et qu'on continue à repérer tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, quand il évoque la « inclinación natural al robo<sup>17</sup> » chez les Amérindiens, nous pensons de nouveau à Jacques Cartier, qui écrivait : « Ils sont larrons à merveille, de tout ce qu'ils peuvent dérober<sup>18</sup> ».

### Journal de Tomás de Suria dans son voyage avec l'expédition Malaspina (1789-1794)<sup>19</sup>

Tomás de Suria, artiste et graveur, fut engagé comme dessinateur dans l'expédition commandée par Alessandro Malaspina, l'une des grandes expéditions scientifiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui, comme l'écrit Suria, avait comme principal objectif « la construcción de las cartas geográficas<sup>20</sup> ». Parallèlement, une équipe de scientifiques y a fait diverses observations et expérimentations que l'artiste décrit dans son rapport.

Dans cet espace du Nord, Suria insiste sur la neige, « purísima nieve<sup>21</sup> » sur des sommets au-dessus de la mer, qui provoque des sentiments tels que

---

<sup>15</sup> « Pusimos nombre a este pueblo Santa Cruz, porque fue día de Santa Cruz cuando en él entramos » (« Nous avons dénommé ce village Sainte Croix, parce que lorsque nous y sommes entrés, c'était le jour de la Sainte Croix », Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de Nueva España*, Barcelona, Plaza & Janés, 1998, p. 80).

<sup>16</sup> « Plus traitables et humains » (*FAM*, 54-55).

<sup>17</sup> « Le penchant naturel au vol » (*FAM*, 64).

<sup>18</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p. 147.

<sup>19</sup> Tomás de Suria, « Cuaderno que contiene el ramo de Historia Natural y Diario de la expedición del círculo del globo », Fernando Monge et Margarita del Olmo [éd.], *op. cit.*, p. 89-162. Il s'agit de la première édition dans sa version originale espagnole, édition que nous utilisons. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle *TS*, suivi du numéro de la page, et placées entre parenthèses dans le texte après les citations.

<sup>20</sup> « [...] la construcción des cartes géographiques » (*TS*, 140).

<sup>21</sup> « [...] neige très pure » (*TS*, 106).

## DÉCOUVREURS ET EXPLORATEURS ESPAGNOLS

« [el] espanto y [la] admiración<sup>22</sup> ». Il dit que le 23 juin est « memorable » pour avoir vu « la primera tierra de la costa del norte<sup>23</sup> », un promontoire qui s'avance dans la mer, qu'on appelle l'« Engaño<sup>24</sup> » (*TS*, 103). Il se représente le territoire situé au-dessus de 57° de latitude ainsi : « desde aquí empieza a huir la costa del oeste, formando una dilatadísima herradura que fenece en el estrecho de Bering donde remonta la última parte de la América y luego sigue el agua<sup>25</sup> ». Outre ces descriptions géographiques, Suria rapporte dans son journal les résultats de son activité ethnographique, décrit particulièrement les Amérindiens du port de Mulgrave<sup>26</sup>, leurs habitations, leur nourriture, leur rapport au corps, leurs habits et leurs armes, et expose des inférences sur leur religion, leurs façons d'échanger avec des étrangers et leur langue. Nous pouvons remarquer de nouveau la coexistence, dans ces écrits, d'une démarche scientifique et de certaines hypothèses dont le moteur n'est pas la raison. Ainsi, lorsque Suria réfléchit sur la configuration géologique de la côte du port Bucareli et de ses très nombreuses îles, il émet l'hypothèse que ces îles et d'autres seraient le résultat de l'éclatement des continents à la suite du tremblement de terre qui se serait produit lorsque le Christ est mort (*TS*, 150).

### Écrits de l'officier de marine Alessandro Malaspina

Alessandro Malaspina, officier de marine d'origine italienne, soumet au pouvoir royal espagnol son « Plan d'un voyage scientifique et politique autour du monde ». Cette expédition d'une durée de cinq ans (1789-1794) a parcouru les côtes d'Amérique, d'Asie et d'Océanie, et a été comparée à celle des explorateurs le Comte de La Pérouse ou James Cook. Nous nous intéresserons ici à deux de ses écrits de voyage : « Description physique des côtes du nord-ouest de l'Amérique ou visitées par nous ou par les navigateurs antérieurs<sup>27</sup> » et « À la recherche du passage du Pacifique<sup>28</sup> ».

---

<sup>22</sup> « [...] effroi et admiration » (*TS*, 104).

<sup>23</sup> « [...] mémorable », « la première terre de la côte du Nord » (*TS*, 103).

<sup>24</sup> Aujourd'hui, on utilise la dénomination qui a été donnée par Cook : cap et mont Edgecumbe.

<sup>25</sup> « [À] partir d'ici la côte de l'ouest commence à fuir, en formant un fer à cheval très large qui meurt au détroit de Bering où remonte la dernière partie de l'Amérique et ensuite l'eau continue » (*TS*, 104).

<sup>26</sup> Port Mulgrave est un toponyme proposé par Malaspina. Aujourd'hui, Port Mulgrave existe encore, mais sert à nommer exclusivement la baie de l'île de Khantaak.

<sup>27</sup> Alessandro Malaspina, « Descripción física de las costas del noroeste de la América o visitadas por nosotros o por los navegantes anteriores », Fernando Monge et Margarita del Olmo [éd.], *op. cit.*, p. 163-235, édition que nous utilisons. Désormais, les références à ce

Dans son exploration de la côte du Nord-Ouest américain, Malaspina reconnaît la région proche de Port Mulgrave, où le mémoire de Ferrer Maldonado avait situé un détroit. Ne le trouvant pas, Malaspina nomme le port qui se trouve dans la baie, port « del Desengaño<sup>29</sup> ». Et, parallèlement, il entreprend ce qu'il va appeler un « examen filosófico<sup>30</sup> » des peuples habitant les régions parcourues, essentiellement ceux qu'il va appeler les « Tejunés » (*DA*, 181), à savoir les Tlingits yakutat, qui habitaient les différentes îles de Port Mulgrave, et les habitants de « Nutka » (Nootka) ou « nutkeños » (nootkas ou nuu-chah-nulth) en Colombie-Britannique.

La nature des paysages nordiques proches de Port Mulgrave provoquent chez Malaspina un sentiment de grande admiration. Les paysages alliant les montagnes et la glace qui reflète les rayons de soleil lui font penser au « telón de un teatro que, corrido con la mayor prontitud, descubre en un solo instante al espectador admirado un número crecido de objetos tan nuevos como varios y agradables<sup>31</sup> ». Il est aussi impressionné par la banquise et par « [u]na explosión continua de los montes inmediatos, semejante a la de un volcán o de un trueno distante, [que] nos indicaba a cada paso que se desplomaban crecidas masas de hielo<sup>32</sup> ».

Cette banquise est aussi perçue comme un espace d'héroïsme. Ainsi, Malaspina de même que Suria rapportent qu'un membre de l'équipage, lors de la recherche du passage de Ferrer Maldonado, avait disparu. Malaspina

---

texte seront indiquées par le sigle *DA*, suivi du numéro de la page, et placées entre parenthèses dans le texte après les citations.

<sup>28</sup> Alessandro Malaspina [édité par Andrés Galera Gómez], *En busca del paso del Pacífico*, Madrid, Historia 16, coll. « Crónicas de América », 1990. Le titre complet du texte, correspondant au manuscrit 425 de la collection Malaspina des Archives du Musée naval de Madrid, est « Navegaciones desde Acapulco en busca del paso del Mar Pacífico a el Atlántico indicado por Ferrer Maldonado ». Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle *RP*, suivi du numéro de la page, et placées entre parenthèses dans le texte après les citations.

<sup>29</sup> « De la déception » (*RP*, 108). Cet acte nominatif est comparable à celui d'Alexander Mackenzie qui, ayant essayé de trouver une route, au Canada, menant du lac Athabasca au Pacifique, aboutit la première fois à l'Océan Arctique, et donna au fleuve qui l'a conduit là le nom de « fleuve de la Déception ».

<sup>30</sup> « [...] examen philosophique » (*DA*, 175).

<sup>31</sup> « [...] rideau d'un théâtre qui, glissé rapidement, aurait fait découvrir en un seul instant au spectateur émerveillé un grand nombre d'objets aussi nouveaux que variés et agréables » (*RP*, 95).

<sup>32</sup> « Une explosion continue des monts proches, semblable à celle d'un volcan ou d'un tonnerre lointain, [qui] nous indiquait à chaque pas que de grandes masses de glace s'effondraient » (*DA*, 168).



## DÉCOUVREURS ET EXPLORATEURS ESPAGNOLS

dit que ce marin – qui était traité avec une rigueur modérée depuis qu’il avait été accusé de désertion à Acapulco – avait tenu à faire partie du canot de reconnaissance qui devait naviguer entre les masses de glace. Suite à sa disparition, Malaspina le fait chercher :

no hallando el menor rastro, ni correspondiendo señal alguna a los fusilazos, [don Antonio Tova] debía temer o que se hubiese dado una muerte voluntaria, o que hubiese sido presa de algunos osos que según informe de los naturales erraban en mucho número en aquellos contornos. Pero finalmente logró disipar estas sospechas con verle aparecer a larga distancia, [...] el marinero [...] [dijo] que era su ánimo descubrir el estrecho por el cual ansiábamos<sup>33</sup>.

Tomás de Suria, de son côté, ajoute :

según su relación por milagro escapó con vida tanto por el frío cuanto porque por un lado y otro se hundía el mar y se volvía a cuajar. A (la) vista de esta acción no será extraño se diga que los españoles se prueban en las más árduas empresas despreciando su vida en honra de su patria<sup>34</sup>.

Remonter vers le Nord a été perçu pendant longtemps par les Espagnols de la Nouvelle-Espagne comme une expérience frustrante à cause d’une nature hostile et d’une mer dangereuse. Les sept expéditions espagnoles du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la côte Nord-Ouest, organisées pour contrôler l’expansion des Russes ou pour poursuivre des rêves, rêves de passages ou de détroits auxquels on associait un sentiment d’honneur national, vont permettre à des Espagnols de découvrir des espaces et des cultures, et vont les pousser, par l’accès à des textes et des images, à lire et à interpréter la culture de l’autre.

---

<sup>33</sup>« [...] ne trouvant aucune trace de lui et ne recevant aucune réponse aux coups de fusil, [don Antonio Tova] devait craindre ou bien qu’il ait décidé de se suicider ou bien qu’il ait été attaqué par quelques ours qui, d’après les Autochtones, erraient en grand nombre dans ces contrées. Mais finalement il réussit à écarter ces conjectures en le voyant apparaître au loin, [...] le marin [...] [dit] qu’il tenait à découvrir le détroit que nous cherchions anxieusement » (RP, 107.)

<sup>34</sup> « [...] d’après son récit, ça a été un miracle qu’il ait pu survivre non seulement à cause du froid mais aussi à cause du fait que d’un côté et de l’autre, la mer coulait et devenait de nouveau de la glace. Après cette action, on ne s’étonnera pas qu’on dise que les Espagnols mettent leur courage à l’épreuve dans les entreprises les plus difficiles en bravant la mort pour honorer leur patrie » (TS, 115).

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Ces textes et ces images reflètent l'évolution, lente et difficile, mais tenace, du mythe au « logos<sup>35</sup> ».

---

<sup>35</sup> Voir Juan Pimentel, « El Noroeste del alquimista : búsqueda y fábrica de un estrecho necesario », *Testigos del mundo. Ciencia, literatura y viajes en la Ilustración*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2003, p. 111-143.